

III

J'ai pu, pendant ces longs séjours en Champagne et en Beauce, étudier à loisir le caractère des soldats des deux armées. J'ai toujours trouvé en eux le bien à côté du mal, de nobles qualités mêlées à des défauts affligeants, et je me suis convaincu de l'injustice des jugements absolus qui prétendent exalter une nation aux dépens de l'autre.

Ce qui révoltait dès l'abord dans l'armée allemande, c'était la dureté systématique, la cruauté réglementaire. Mais je doute qu'il fût possible d'accomplir l'invasion d'un territoire aussi considérable sans employer ce système terrible. Aussi, sans m'arrêter à m'indigner des faits particuliers, je réserve mon blâme

pour l'esprit de conquête et de haine qui a fait continuer la guerre après Sedan, et exiger des cessions territoriales. Le reste n'a été que la conséquence fatale de cette volonté injuste. Les actes de cruauté inutile étaient rares, du moins dans les pays où je me suis trouvé. J'ai vu l'incendie de Bazeilles; je me suis informé avec le plus grand soin de la manière dont les faits s'étaient passés. J'ai questionné des soldats français, des soldats bavares et des habitants présents à ce drame terrible; je ne puis y voir qu'une des conséquences affreuses, mais inévitables de la guerre. La plus grande partie du village avait été détruite par les obus; beaucoup d'autres maisons furent incendiées pour en chasser les soldats d'infanterie qui s'y étaient retranchés; le reste fut brûlé parce que les habitants, cachés dans les caves, tirèrent par derrière sur les Bavares après la fin de la bataille. Onze d'entre eux furent fusillés, quelques malheureux périrent asphyxiés soit alors, soit pendant le combat; mais ce récit fantastique

des dix-sept cents habitants voués à une mort horrible et repoussés à coups de baïonnettes dans les flammes n'a aucun fondement (1). A Civry, à Varize, à Châteauneuf en Thimerais, à Ablis, à Cherizy, à Fontenoy (2), à Châteaudun, nous nous trouvons non plus en présence de faits de guerre, mais en présence du système terroriste de l'invasion prussienne dans toute sa sauvagerie. Les habitants de Châteaudun, régulièrement organisés en garde nationale, aidés par les francs-tireurs de Paris,

(1) Les scènes affreuses de la prise de Paris par nos troupes à la fin de mai 1871 peuvent nous faire comprendre à quelles violences se laissent entraîner parfois des soldats excités et exténués en même temps par le combat.

(2) L'incendie de Fontenoy n'a pas même pour excuse les soi-disant principes de répression admis comme règle par les Prussiens. Ils prétendaient avoir le droit de punir par l'incendie et le fusillement (mot nouveau dont les Allemands ont enrichi notre langue) tout fait de guerre commis par la population civile ou par les francs-tireurs, et l'on doit reconnaître que cette atroce sévérité est presque nécessaire pour occuper avec sécurité un territoire envahi. Mais le pont de Fontenoy avait été détruit par des troupes régulières, faisant partie du corps du général Cremer. Les dévastations que S. M. l'empereur d'Allemagne « daigna commander, » selon le langage des journaux officiels prussiens, sont donc sans excuse.

se défendent non en dressant des embuscades, mais en combattant comme des soldats. Châteaudun est bombardé; rien de plus légitime, puisque les habitants en faisaient une forteresse; mais, une fois vainqueurs, les Bava-rois brûlent à la main plus de cent maisons, pour terroriser les villes qui seraient tentées de suivre l'exemple héroïque des Dunois. On m'a affirmé qu'ils avaient volontairement laissé périr dans les flammes un vieillard paralytique. A l'hôtel, ce fut après avoir fait un excellent déjeuner que les officiers mirent le feu aux rideaux de la salle à manger. S'il y avait des soldats qui accomplissaient à regret les ordres de destruction, d'autres y trouvaient une joie détestable. Les officiers vous disaient tranquillement que, si on laissait les populations civiles se mêler à la guerre, les assassinats, les empoisonnements, les violences d'homme à homme et par suite les affreuses représailles se seraient multipliées; que la guerre serait devenue une guerre d'extermination, et que leur cruauté était au fond de

l'humanité. C'est d'après les mêmes principes qu'ils fusillaient les francs-tireurs pris en embuscade, et les paysans qui cherchaient à leur nuire. Je ne conteste pas la justesse de leur raisonnement ; mais leur système n'en était pas moins atroce, et ils ne devaient pas continuer, sans absolue nécessité, une guerre qui les contraignait à de pareilles extrémités.

Aux rigueurs du système venaient se joindre les brutalités individuelles commises par les soldats et les souffrances qu'impose toujours à un pays le passage d'une grande masse d'hommes (1). Bien que les cantonnements de l'armée allemande fussent toujours fixés avec soin et que chaque village reçût un nombre d'hommes proportionné à son importance, les réquisitions avaient bien vite épuisé les ressources des pays ; quant aux boissons,

(1) Si l'on veut se faire une idée exacte des longues et incessantes souffrances produites par le système allemand d'invasion (renouvelé de Napoléon I^{er}, il faut le reconnaître), on en trouvera le fidèle tableau dans une brochure publiée à Laon, sous ce titre : *L'Invasion dans le département de l'Aisne*, par E. LAVISSE.

elles étaient absorbées par les premiers arrivants. Sans l'abondance et la merveilleuse régularité des approvisionnements allemands, les soldats comme les habitants auraient bien-tôt été réduits à la famine. Le passage des immenses armées modernes est un fléau dont on peut difficilement se faire une idée quand on n'en a pas eu le spectacle sous les yeux. A Marchenoir, à Saint-Léonard et à Oucques, sur la grande route de Beaugency à Vendôme, les habitants n'eurent pas une minute de repos du 10 au 31 décembre. Toute la nuit, ils étaient sur le qui-vive, obligés parfois de se lever de leur lit pour le donner à un soldat ennemi et d'aller chercher refuge par la neige ou la pluie dans une écurie ou quelque hangar. Jour et nuit, les maisons étaient pleines de soldats ou affamés ou avides qui fouillaient partout, enlevaient tout, mangeaient, buvaient et faisaient un vacarme épouvantable. J'ai vu des femmes et des vieillards perdre la raison des suites de leurs terreurs, ou mourir des suites de leurs fati-

gues. Le pillage, rare au début de la campagne et puni parfois avec une certaine rigueur, avait dégénéré en habitude et les officiers n'osaient plus s'y opposer. Quelques-uns encourageaient même les soldats à voler. Tel le prince de W***, qui disait le 7 décembre à un de ses hommes :

— Mayer, donnez-vous-en à cœur joie, et volez tout ce que vous pourrez; nous montrerons à ce peuple qu'on ne nous fait pas la guerre impunément.

Et Mayer, s'inclinant avec soumission, répondait :

— A vos ordres, Altesse (1).

Les soldats volaient pour revendre aux *Marketender* (cantiniers) qui suivaient l'armée et rachetaient tout à bas prix. C'est ainsi que s'expliquent les vols les plus bizarres. Un

(1) La lettre de Mayer où le fait est raconté se trouve citée dans le livre de M. Francis Wey, *Chronique du siège de Paris* et dans celui de M. Ed. Fournier : *les Prussiens chez nous*. Elle est malheureusement tronquée et traduite avec inexactitude. Mais l'original existe entre les mains d'un ingénieur français et je puis en attester l'authenticité. Je donne dans l'appendice n° II le texte exact et la traduction.

soldat laissa un jour à Ouzouer un métro-
nome qu'il avait pris à Orléans. Les malheu-
reux paysans qui s'opposaient au pillage de
leur demeure étaient maltraités; l'Allemand se
laisse facilement aller à la brutalité(1); les
femmes et les enfants n'étaient pas toujours à
l'abri des coups.

Il ne faudrait point croire pourtant que ces
violences et ces vols fussent universels. Il
suffit de cinquante mille pillards parmi un
million d'hommes pour causer des ravages
épouvantables. La conduite des Allemands
variait beaucoup suivant la province d'où ve-
naient les troupes et suivant les chefs qui les

(1) La brutalité des Allemands m'avait déjà frappé pendant
mon séjour dans leur pays. En temps de guerre, elle dégé-
nère parfois en férocité. Le dimanche 4 septembre, à Rau-
court, les Prussiens amenèrent sur la place un paysan gar-
rotté, ou plutôt l'apportèrent, car il paraissait mourant. On
le coucha à terre, les soldats lui donnaient des coups de
pieds, lui tiraient les cheveux, soulevaient sa tête pour la
heurter ensuite violemment contre le sol. Il avait, disait-on,
égaré un détachement allemand. Le Dr Charpentier obtint
de le prendre à l'ambulance, où il mourut deux jours après.
Il raconta qu'on l'avait forcé à guider le détachement dans
un pays qu'il ne connaissait pas, malgré ses protestations.

conduisaient. Tandis que le 3^e corps d'armée imitait la brutale insolence du prince Frédéric-Charles et de son état-major, tandis qu'à Oucques les Mecklembourgeois et les Poméraniens volaient l'argenterie, les vêtements de femmes, arrêtaient les hommes dans la rue pour leur enlever leurs souliers, le 9^e corps imitait la douceur, la politesse et la dignité de l'état-major du général de Mannstein, et à Ouzouer-le-Marché le passage de cinquante mille Rhénans, Hanovriens et Saxons ne causait guère plus de dégâts que n'aurait fait la présence d'une armée française. Malheur à qui tombait entre les mains des Poméraniens, des Polonais, des Silésiens, des Prussiens orientaux, des Bavarois. J'ai vu ces derniers à l'œuvre dans les Ardennes, à Raucourt; beaucoup d'entre eux sont doux et bons, mais ils sont souvent ignorants, grossiers et pillards; ils brisaient tout avec une sorte de plaisir stupide. Leurs officiers, bien supérieurs aux Prussiens en humanité, sont rendus impuissants par le manque de discipline. J'ai vu

au contraire les habitants du Brandebourg, de la Saxe, du Hanovre, des provinces Rhénanes, traiter avec douceur les populations au milieu desquelles ils se trouvaient (1). Les Saxons surtout se faisaient remarquer par leur humanité. Après la bataille de Saint-Privat (18 août), des blessés français m'ont raconté que les Saxons, qui venaient de les combattre, se précipitèrent vers eux pour les relever et se mirent à les embrasser en pleurant. J'ai soigné après Sedan deux blessés saxons qui me dirent :

— Enfin, nous sommes blessés, nous allons retourner en Allemagne et nous ne verrons plus toutes ces horreurs. Dieu soit loué, nous n'avons pas eu à tirer un seul coup de fusil; nous n'avons pas fui le danger, mais nous n'avons pas à nous reprocher la mort d'un de nos semblables.

(1) Je n'ai jamais rencontré de Wurtembergeois ni de Badois. Mais je sais que les premiers se sont généralement bien conduits, tandis que les autres ont laissé partout les plus affreux souvenirs.

Un autre à qui j'avais témoigné quelque sympathie me disait :

— C'est bien bon, Monsieur le docteur, de rencontrer une main secourable sur la terre étrangère.

— Mais il me semble que vous êtes ici soigné par vos compatriotes.

— Oui, mais d'un ennemi, cela fait bien plus de plaisir.

D'ailleurs si l'on trouvait dans presque toute l'armée allemande certains vices, la rudesse, la gloutonnerie, l'avidité au pillage, il faut reconnaître aussi que certaines qualités y étaient également générales : la haine de la guerre, le respect des femmes et l'amour des enfants.

« Quand donc fera-t-on la paix ? » Tel était le refrain de toutes les conversations. J'ai rencontré souvent chez les aumôniers, quelquefois chez les officiers, la haine contre les Français; je ne l'ai point trouvée chez les soldats. On m'a dit que des lettres trouvées sur des Poméraniens exprimaient des sentiments hai-

neux, le désir de voir Paris ruiné et détruit; mais dans toutes les lettres allemandes que j'ai lues, il n'y avait pas une parole de haine (1). L'horreur de la guerre et le désir intense de la paix y étaient sans cesse exprimés. Aussi certains soldats parlaient-ils de Bismark avec colère :

— Bismark pas bon, disaient-ils, faisant au contraire l'éloge du roi qu'ils supposaient pacifique (2).

Le respect des Allemands pour les femmes est le trait le plus remarquable de cette campagne, car c'est là une qualité nationale, et

(1) Je possède une feuille du carnet d'un simple soldat. D'un côté sont des notes sur l'histoire naturelle; de l'autre, une poésie amoureuse à sa payse, de sa composition. Je donne dans l'appendice n° II une lettre qui peut être prise pour type de toutes celles que j'ai recueillies. Les mêmes sentiments se retrouvent dans toutes celles que j'ai vues, celle de Mayer exceptée.

(2) On m'a affirmé que ces paroles ne pouvaient point avoir été prononcées sérieusement, que les soldats cherchaient de cette manière à gagner les bonnes grâces des Français. Cela peut être vrai dans certains cas, mais d'autres fois elles exprimaient un sentiment réel.

une des sources de la force de la race germanique. Il peut y avoir eu des crimes individuels commis ; mais en sept mois de campagne, je n'en ai pas constaté un seul, ni entendu raconter un seul d'une manière positive. J'ai vu toujours au contraire les femmes traitées avec un véritable respect, qui faisait l'étonnement des soldats français :

— Ce n'est pas nous qui ferions comme ça, m'ont-ils dit bien souvent.

Quant aux enfants, ils étaient dès le premier jour les amis des Allemands. Quand il n'y avait rien à manger dans la maison, et qu'on se plaignait « à cause des enfants, » toute la famille était sûre d'être nourrie. Les soldats s'amusaient avec les enfants, les promenaient, se faisaient donner par eux des leçons de français, et plus d'une fois la présence des enfants dans une maison a transformé les ennemis en amis. Ils racontaient qu'eux aussi avaient des enfants, « un, deux, trois, » montraient-ils sur leurs doigts, et grands « comme ça, comme ça et comme ça, »

en élevant graduellement la main pour indiquer la hauteur de leurs tailles.

A l'amour de la famille se joignent chez la plupart des soldats allemands l'amour de la patrie et le sentiment religieux. Dieu, la patrie, la famille, telle est la triple inspiration qui fait l'unité de l'armée et de la nation, et qui, malgré leurs vices, donne à leur esprit quelque chose d'élevé et de poétique (1). C'est la source de leur poésie populaire, de leurs admirables lieder. Je ne les ai jamais entendu chanter sans oublier un instant leurs violences, leurs pillages, leur conquête, et sans éprouver un sentiment d'envie, d'admiration et de sympathie.

Ce n'étaient point pour eux de vains mots. Que de larmes je leur ai vu répandre à la pensée du foyer lointain ! Comme ils étaient fiers de combattre tous ensemble pour la

(1) Le 1^{er} septembre à Raucourt, dans une maison dévastée de fond en comble, où tous les meubles, toutes les portes, toutes les fenêtres étaient en morceaux, j'ai trouvé sur un débris de commode un petit vase de cristal avec quelques fleurs des champs tout fraîchement cueillies.

grande Allemagne ! Sur les bords de la Loire, ils s'imaginaient encore verser leur sang *Für Deutschland's Vertheidigung*. Sans doute, leur religion était souvent superstitieuse. Un grand nombre, même des protestants, portaient sur eux une prière baroque tombée du ciel au dix-huitième siècle et qui doit protéger contre les balles ennemies et contre la morsure des chiennes enragées (1); beaucoup d'entre eux aussi savaient trop bien allier la dévotion avec la violence et le pillage. Mais j'ai trouvé généralement chez les soldats allemands une piété noble et profonde, toute naïve qu'elle fût. Notre aumônier catholique ayant donné à un blessé une médaille bénite, celui-ci dit en allemand au chirurgien :

« Votre aumônier est très-bon pour moi ; mais ces médailles ne servent pas à grand'chose. J'en avais déjà deux, et j'ai eu pourtant la jambe brisée ; mais, ajouta-t-il en montrant

(1) Cette prière est tombée du ciel en Holstein en 1724, écrite en lettres d'or. J'en ai vu un grand nombre d'exemplaires.

un Nouveau Testament, voilà ce qui m'a fait passer de bonnes heures. » Tous, en entrant à l'ambulance demandaient des Evangiles ; tous, chaque matin, lisaient la Bible avec ferveur.

Je savais, avant la campagne, combien était élevé le niveau de l'instruction en Allemagne, mais je ne me doutais pas à quel point cette instruction universelle a développé l'esprit de la nation. Presque tous les soldats avaient sur eux des carnets où ils prenaient des notes sur la campagne ; ils aimaient à lire et savaient tous écrire. Mais ce qui m'étonnait le plus, c'était la lucidité et la fermeté de leur esprit. Avec presque tous je pouvais causer avec intérêt, et l'exactitude des renseignements qu'ils me donnaient me prouvait que l'esprit critique, qui fait la gloire de la science allemande, a pénétré insensiblement dans toutes les couches de la société. Quand ils me racontaient un combat, ils savaient distinguer ce dont ils avaient été témoins oculaires de ce qu'ils avaient appris de seconde main, mais avec des garanties de certitude,

et de ce qu'ils ne connaissaient que par oui dire. L'un d'eux rapportant qu'au Mans on lui avait dit qu'un général français s'était brûlé la cervelle, ajoutait :

« Mais je ne veux pas répéter le nom qui m'a été cité, car je crois l'histoire fausse, et je ne veux pas contribuer à propager une erreur. »

Ils rendaient justice à leurs adversaires, ne faisaient nulle difficulté à reconnaître la supériorité de leurs armes, de leur tir ou même de leur bravoure. Si je ne craignais de donner à ma pensée une formule trop absolue, je dirais que, comparés aux soldats français, les soldats allemands étaient des hommes qui combattaient contre des enfants (1).

(1) Un Allemand me dit que mon jugement sur ce point est trop favorable à ses compatriotes, et que si les soldats allemands avaient l'esprit lucide et les soldats français l'esprit troublé, cela vient surtout de ce que ceux-là étaient vainqueurs et ceux-ci vaincus. Il m'affirme que devant Strasbourg, quand le général Beyer fut remplacé par Werder, tous les soldats prétendaient que le premier avait trahi et avait été acheté par Urich. Cela ne rappelle-t-il pas les accusations de l'armée française contre ses chefs ? et cela n'est-il pas plus déraisonnable encore ?

C'était dans l'ambulance, parmi les blessés, que ces qualités se manifestaient le mieux. Les vices développés par la guerre disparaissaient pour laisser voir le noble fond de la nature humaine. Nous avons trouvé chez tous les Allemands que nous avons eu à soigner une chaleureuse reconnaissance pour nos soins, et une patience inouïe pour supporter leurs souffrances. Jamais nous n'avons eu de malades plus faciles à soigner. Les souffrances mettaient en lumière chez eux cette force d'âme, cette résignation silencieuse qui révèle des natures profondes et bien trempées. Nous avons vu à Saint-Privat un jeune soldat mourant. Il avait eu la jambe emportée par un boulet, et l'on voyait déjà la mort sur son visage jauni. Il nous dit qu'il était docteur en philosophie et se destinait au professorat. Il savait qu'il allait mourir.

« Ce n'est pas pour moi que cela m'afflige, dit-il, mais pour mon vieux père qui est aveugle. Ce sera pour lui une affreuse nouvelle. »

Puis il serra la main à l'un de nous en disant :
« Ce n'est pas la haine, c'est la destinée qui nous sépare. »

Il était bien le compatriote de ceux qui écrivirent sur une des vastes tombes du champ de bataille de Saint-Privat, où Français et Allemands étaient confondus :

« La mort réunit ceux que la vie a séparés. »
Was in Leben zertrennt war, Tod vereinigt.

Le soir de la bataille de Coulmiers, un de nos chirurgiens trouva dans une maison un jeune officier étendu sur un lit.

— Où êtes vous blessé, dit-il ?

— C'est inutile, la blessure est mortelle ; c'est là, » ajouta-t-il en montrant son ventre.

Le chirurgien regarda, le pansa, tâcha de le rassurer, bien que l'état fût en effet désespéré. Un prêtre qui était présent demanda au jeune homme s'il était catholique.

— Non, fut la seule réponse.

Notre chirurgien rencontrant un aumônier protestant, le fit venir :

— J'ai dit que je n'étais pas catholique, dit le jeune officier, mais je ne suis pas non plus protestant. Je vous remercie de votre bonté pour moi, mais j'ai vécu jusqu'ici sans religion, je mourrai de même.

Et il se retourna vers le mur, sans qu'un trait de son visage trahît les souffrances terribles, morales et physiques, qu'il devait endurer. Il était le fils d'un diplomate bavarois bien connu, M. de Dœnniges. Quand nous avertissions un de nos blessés allemands qu'une opération était nécessaire, il se soumettait sans se plaindre, avec une résignation réfléchie. L'un d'eux venait d'apprendre qu'il faudrait lui amputer la cuisse.

— Est-ce nécessaire? dit-il.

— Oui.

— Donnez-moi la journée pour prendre mon courage et ma résolution.

A la visite du soir, il nous dit :

— Je suis prêt, mais vous m'endormirez sur mon lit pour que je souffre moins.

A cette énergie se joignait une vraie ten-

dresse de cœur, des effusions de sentiment auxquelles chez nous les hommes se laissent rarement aller. Presque tous nos blessés allemands sont devenus des amis pour nous, et c'est les larmes aux yeux qu'ils nous ont quittés. L'un d'eux, un soldat bavarois, avait les deux jambes brisées, ses blessures semblaient ne laisser aucun espoir. Quand on lui mit le premier appareil, il nous donna une cordiale poignée de main en disant :

— Tâchez de me sauver, je suis fils unique.

Cet homme héroïque a subi sans se plaindre des souffrances inouïes et plus d'un mois sans sommeil. La maladie le réduisit à n'être plus qu'un squelette ; mais son énergie le sauva ; il guérit. Cette nature de fer était douée d'une sensibilité toute féminine ; il ne pouvait parler de la patrie, de la famille, voir partir l'un de nous, sans se mettre à pleurer. La veille de Noël, il me dit :

— Quelle date avons-nous ?

— Le 24.

— Combien il y en a qui ne fêteront pas Noël à la maison !

Et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des soldats. Nulle part, en effet, la différence entre le soldat et l'officier n'est aussi marquée qu'en Allemagne. Quant à la classe intermédiaire des sous-officiers, elle est à mes yeux l'honneur de l'armée allemande. Sortis d'ordinaire des rangs du peuple ou de la petite bourgeoisie, et parvenus à leur grade à force de travail et de bonne conduite, ils ont à un degré éminent les qualités du soldat avec une intelligence plus cultivée, et sans cette morgue et cette dureté qui déparent si souvent le caractère des officiers.

On peut porter sur les officiers allemands les jugements les plus divers, suivant ceux que le hasard a fait rencontrer. Ils ont beaucoup d'uniformité dans la tenue extérieure, ils n'en ont aucune dans le caractère. Ils ont ceci de commun, qu'ils sont instruits, et qu'ils exécutent tous ponctuellement leur service

militaire ; si la discipline l'exige, le plus paternel des capitaines commandera, la larme à l'œil, les mêmes atrocités que le plus arrogant des aides de camp du Prince Rouge (1) ; mais en dehors du service, les officiers ont encore le temps de manifester leurs défauts et leurs qualités. Il en est qui sont des modèles de politesse, de bon ton et même d'humanité ; chez beaucoup d'entre eux nous retrouvons les qualités essentiellement allemandes que nous avons remarquées chez les soldats ; mais combien n'y en a-t-il pas qui se déshonorent par des brutalités indignes d'hommes cultivés ! Je ne parle pas seulement des violences commises envers leurs soldats, et que ceux-ci acceptent avec une servile docilité ; mais j'en ai vu qui frappaient des femmes et rudoyaient des enfants ; qui croyaient de leur dignité de s'emporter en grossières injures contre quiconque ne courbait pas la tête devant eux. Ils pratiquaient cette politesse méthodique qui consiste à saluer les gens trois

(1) Surnom populaire du prince Frédéric-Charles.

fois de suite en frappant ses talons l'un contre l'autre et en s'inclinant à angle droit; mais ils étaient assez ignorants de la vraie délicatesse de sentiment pour adresser des plaisanteries aux vaincus sur leur défaite ou pour laisser voir devant eux des sentiments de haine brutale, indignes d'âmes élevées.

— Les Français sont venus chez mes parents, nous disait un officier d'artillerie; eh bien! Monsieur, je me venge, je leur mettrai la tête dans le pot, oui, Monsieur, la tête dans le pot. Nous les pousserons jusqu'à la mer et nous leur ferons prendre un bain de siège (j'adoucis l'expression) dans l'Océan.

Des médecins venaient dire avec un gros rire à des médecins français à Orléans :

— Vous n'êtes plus maîtres ici, c'est nous qui sommes maîtres.

A Buzancy, j'ai entendu un jeune chirurgien allemand injurier un vieillard qui donnait à manger à des blessés français.

— Vous donnez tout aux Français, criait-il, rien aux Allemands. Il y a assez longtemps

que nous sommes vos domestiques. Vous saurez maintenant ce que c'est que d'obéir (1).

Un de nos chirurgiens, qui était Alsacien, ne pouvait pas faire connaître sa nationalité à un officier, sans que celui-ci dit d'un air aimable :

— Ha! ein neuer Preuss!

Ce qui est plus triste encore, c'est que des vices ignobles se montraient dans ce corps d'officiers si instruits, si élégants, si gentlemen. Je ne parle pas seulement de l'ivrognerie, qui est toujours regardée avec indulgence en Allemagne, ni de la fureur au jeu, qui existe chez eux au même degré que chez nos marins, mais du vol. Parfois ils volaient en grand, ils emballaient comme dans certaines villas des environs de Paris; ils prenaient des tableaux, des harnais; ils poussaient leurs soldats au pillage; d'autres fois ils descendaient jusqu'à commettre des petits vols honteux et vils; ils mettaient dans leur

(1) Cette parole m'a frappé. Ce sentiment a été celui de toute l'Allemagne à l'égard de la France.

poche le couvert d'argent avec lequel ils avaient mangé, ou emportaient un bijou de la chambre où ils avaient couché. A Talcy, dans le château d'un de nos amis, les officiers de l'état-major du grand-duc de Mecklembourg, de nobles comtes et barons, ont volé, dans le salon où seuls ils entraient, un coupe-papier en ivoire, un étui à mathématiques, et 5 francs enfermés dans une boîte. Un inspecteur d'ambulance très-patriote, et dont le témoignage est pour moi d'un grand poids, me disait :

— Les vols commis par nos officiers sont une tache pour l'honneur allemand. Je rougis en pensant à tout ce que j'ai entendu et à tout ce que j'ai vu.

Il rendait le roi et les chefs supérieurs responsables en partie de ces crimes, par l'indifférence qu'ils ont toujours montrée pour leur répression (1).

(1) Les Allemands se montrent aujourd'hui très-incrédules à l'endroit de ces vols. Il y a eu sans doute beaucoup d'exagération dans les récits qui en ont été faits; mais trop de

Ce serait toutefois une injustice que de rendre tous les officiers responsables de ces indignités, bien qu'il eût dû exister parmi eux un esprit de corps, un sentiment d'honneur collectif qui les rendît impossibles, tandis que ceux mêmes qui ne s'en rendaient pas coupables, cherchaient à les excuser. Beaucoup d'officiers se conduisaient en hommes bien élevés, et même bienveillants, lorsque la dureté du système d'invasion ne leur faisait pas de la brutalité un devoir. Dans leurs rapports avec notre ambulance, je les ai toujours

témoignages ont apporté la lumière sur ce point. Voyez la lettre de Freytag : *Ueber rotten und rollen*, et la lettre du cuirassier Mayer que je citais tout à l'heure. J'ai voyagé en septembre 1871 entre Constance et Schaffouse avec un jeune officier de la landwehr qui déplorait ces vols, mais trouvait qu'on aurait dû transporter en Allemagne tout ce qui se trouvait dans les collections publiques des villes occupées. Il me citait Fontainebleau entre autres. « Si vous blâmez Napoléon d'avoir dépouillé les musées étrangers, lui dis-je, c'est sans doute parce qu'il les volait par traités. Vous avez raison, il vaut mieux ne pas couvrir le vol des apparences de la légalité. » — Il rougit et se tut. — Un savant allemand distingué exprima un jour devant moi le regret que les troupes impériales n'eussent pas transporté à Strasbourg la bibliothèque d'Epinal, pour remplacer celle que le bombardement a brûlée.

trouvés, non-seulement polis, mais d'une prévenance exceptionnelle. Je dois faire exception pour l'état-major du prince Frédéric-Charles, qui nous a traités à Doncourt avec une grossièreté plus ridicule encore qu'odieuse. Mais au contraire, à Beaumont, à Sommauthe, à Mouzon, à Sedan, à Orléans, à Oucques, nous avons toujours été traités avec les plus grands égards. A Ouzouer-le-Marché, en particulier, le général de Mannstein a renoncé à toute réquisition dans le village à cause de l'ambulance. Ses officiers nous ont accordé toutes les facilités possibles pour notre approvisionnement ; ils voulurent dîner sur les petites tables du café pour ne pas nous déposséder de la grande salle à manger de l'hôtel dans laquelle nous prenions nos repas. Nous avons trouvé partout l'armée allemande parfaitement dressée au respect réglementaire dû aux ambulances. Nous en avons même vu des exemples curieux. On vient dire un jour à notre chirurgien que quatre uhlands sont occupés à piller notre salle

à manger. Il accourt et trouve en effet quatre grands gaillards qui furetaient dans tous les coins de la chambre.

— C'est la salle de l'ambulance, leur dit-il, vous n'avez rien à faire ici.

Ils se regardent un instant, puis l'un d'eux dit aux autres :

— Le docteur a raison, nous n'avons pas le droit d'être ici.

Le médecin partit; les uhlands allèrent à la cuisine où, tirant de dessous leurs manteaux quatre bouteilles de vin et deux de cognac :

— C'est à l'ambulance, dirent-ils, le docteur a dit que nous ne devions pas les prendre.

A Oueques, un drapeau d'ambulance était resté sur une maison vide. Un fourrier (*Feld-Webel*) mecklembourgeois voulait y loger les officiers, et marquait la porte à la craie, quand un Prussien vint le saisir au collet :

— C'est bon pour vous autres Mecklembourgeois, s'écria-t-il, de ne pas respecter les conventions. Tu ne vois pas ce drapeau? Nous

autres Prussiens, nous connaissons les conventions et nous les faisons respecter.

Chez les membres des ambulances allemandes nous avons trouvé d'ordinaire plus que des égards, presque des sentiments de confraternité. Ils étaient toujours prêts à nous seconder de tout leur pouvoir, et leur dévouement ne faisait point de distinction entre les soldats des deux nations. Je voudrais pouvoir parler avec détails et comme elle le mérite, de l'excellente organisation du service sanitaire de l'armée allemande. Je dirai une seule chose, qui, à mes yeux, révèle le secret de la force de la race germanique : on songe aujourd'hui en Prusse à réformer de fond en comble ces ambulances qui ont fait l'admiration de tous ceux qui les ont vues ; au lieu de s'endormir dans une stérile admiration de soi-même, ce peuple énergique cherche à voir ce qui lui manque pour l'acquérir, ce qui est imparfait pour le corriger.

J'ai pourtant été témoin d'un fait qui contraste avec la conduite habituelle des ambu-

lances allemandes. A Raucourt (Ardennes), l'ambulance bavaroise qui occupait un petit hôpital installé par nous, est partie en volant quinze couvertures qui servaient à des blessés allemands. Nous avons trouvé ces malheureux, trop malades pour être emmenés par l'ambulance, abandonnés presque nus sur leurs lits. Cette action malhonnête autant qu'inhumaine avait sans doute été commise par des infirmiers militaires à l'insu de leurs chefs. J'ai su plus tard que l'administration allemande, à qui nous avons adressé une protestation (1), y a fait droit, et a renvoyé quinze couvertures au village de Raucourt. A côté de ce fait, combien d'ambulances n'ai-je pas vues qui étaient des modèles de bonne organisation, et où les blessés des deux nations recevaient les soins les plus dévoués sous la direction des plus habiles chirurgiens, tels que les docteurs Langenbeck de Berlin, Volkmann de Halle, Loeffler, Bœhm, Muller ! Ils

(1) Voy. à l'appendice n° IV le texte de cette protestation.

étaient aidés dans leur tâche par les membres des deux grandes associations hospitalières, les chevaliers de Malte et les chevaliers de Saint-Jean. J'ai vu à l'œuvre plusieurs d'entre eux, le prince de Taxis, le prince de Wyd, le comte de Alvensleben. Ils justifiaient par leur zèle et leur dévouement les privilèges et la haute position qu'ils devaient à leur naissance. C'est vers les ambulances qu'il faut nous tourner pour trouver quelque consolation aux tristesses de cette funeste guerre.

Consolation bien insuffisante d'ailleurs, car malgré la remarquable culture intellectuelle et même les qualités morales qui distinguent les Allemands, la guerre a révélé ou développé chez eux des vices qui porteront, je le crains, de détestables fruits pour l'avenir ; et c'est malheureusement la partie la plus éclairée de la nation qui s'est montrée la plus indigne du rang élevé qu'elle occupe dans la civilisation européenne. Ce sont les hommes politiques et les savants des universités qui ont excité les haines nationales en représen-

tant cette guerre non-seulement comme la revanche d'Iéna, mais comme la juste compensation des innombrables invasions des Français en Allemagne. Ils ont bien soin de ne pas dire que quand nous faisons la guerre à des Allemands, c'était presque toujours comme alliés d'autres Allemands. Protestants, ils osent nous reprocher les guerres faites contre l'Empire au profit des protestants ; Prussiens, ils osent nous reprocher la guerre faite à l'Autriche comme alliés de Frédéric II. Il est vrai qu'il nous a trahis, ce qui l'excuse. Ils se sont moqués, non sans raison, de nos théories sur la guerre civilisatrice, la guerre révolutionnaire, et ils enflent le peuple allemand du même orgueil qui nous a perdus en lui faisant croire que sa mission est de répandre dans le monde la civilisation et la morale germaniques. Ce sont les officiers supérieurs de l'armée qui ont appliqué ce système barbare d'invasion où le paysan inoffensif a encore plus à souffrir que le soldat ; c'est enfin la partie éclairée de la nation et de l'armée qui a

soutenu le droit de la guerre, le droit de conquête, tantôt au nom de la sécurité de l'Allemagne, tantôt au nom de l'histoire et de la théorie des nationalités. J'ai rencontré quelquefois des soldats allemands qui trouvaient inique de faire tuer des hommes pour en conquérir d'autres malgré eux; mais je n'ai guère vu d'officiers qui ne fussent pas décidés à se battre à outrance pour la conquête de l'Alsace et de Metz. « Si vous aviez été vainqueurs, disaient ces adorateurs de la force, vous auriez pris les provinces Rhénanes; nous sommes vainqueurs, nous prenons l'Alsace; » ou bien : « Napoléon faisait comme nous. » Je sais bien qu'il est facile de nous écraser par le souvenir de nos injustices passées; je sais bien que si nous avions été vainqueurs, on n'aurait pas trouvé en France une conception bien claire de l'injustice du droit de conquête; je crois pourtant que dans les classes éclairées et libérales, toute idée de conquête eût soulevé de vives et nombreuses protestations. Je crois que les idées rationnelles de justice et

d'humanité sont chez nous plus répandues qu'en Allemagne. Tandis que, de l'autre côté du Rhin, le droit des gens est encore celui de Frédéric II ou de Louis XIV, le nôtre date de 89 et repose non sur la force, mais sur la volonté libre des peuples. Et d'ailleurs, puisque les Allemands se prétendent supérieurs en intelligence comme en moralité, ne devaient-ils pas tenir à honneur d'inaugurer une ère nouvelle dans les guerres et la politique européennes ? Au lieu de cela ils se prévalent de nos crimes pour excuser les leurs ; ils imitent ce qu'ils ont maudit et ce dont ils prétendent nous punir ; ils prennent Napoléon pour modèle et pour excuse ; ces idéalistes deviennent esclaves du fait accompli, adorateurs de la force triomphante ; ils rééditent à leur profit notre théorie des hommes providentiels. Un Allemand, homme d'esprit et de cœur pourtant, discutait un jour avec moi sur l'annexion de l'Alsace. Il m'accordait qu'il était inique de faire violence aux volontés d'un peuple et de le dénationaliser malgré lui.

— Mais que voulez-vous ? ajouta-t-il, nous avons à notre tête un homme de tant de génie, que nous disons : Ce qu'il veut doit être bien (1). »

Les seules protestations qui se soient élevées contre cette corruption de l'esprit allemand, contre cet enivrement, cette démoralisation produite par la victoire, venaient des membres du parti démocratique avancé, de ceux à qui on lance comme des injures les noms de socialistes et de matérialistes, et qui seuls en réalité ont eu le sentiment de la justice et de l'idéal. Ce sont au contraire les hommes religieux, les membres de l'Alliance évangélique à Berlin, et aussi les aumôniers militaires (*Feldprediger*) qui manifestaient au plus haut degré et excitaient par leurs paroles les passions mesquines et injustes que font naître l'abus et le culte de la force. Tandis que les officiers, imbus des doctrines fatalistes de l'école historique moderne, nous disaient en souriant :

(1) Voy. l'appendice n° I.

— « Qu'est-ce que le droit? Qu'est-ce que la justice? Il n'y a pas d'autres principes que le fait de la force; » les aumôniers nous disaient d'un ton grave :

— « Dieu a jugé. Il est avec le vainqueur. Le vaincu doit se soumettre à la volonté du vainqueur sous peine de rébellion contre Dieu. »

— Dieu a donc prononcé contre vous à Iéna? disais-je à un pasteur qui me faisait cette imprudente théorie du *Gottesgericht*.

— Sans doute.

— Et il a prononcé aussi contre Abel en faveur de Caïn?

C'est ainsi que luthériens et hégéliens, piétistes et positivistes étaient unis dans la même adoration de la force, le même mépris de la conscience, de la liberté et des droits individuels des hommes. Les sympathies, la volonté des Alsaciens, qu'est-ce que cela? Des phénomènes nécessaires, mais passagers, fruits de certaines circonstances : changez les circonstances, les phénomènes changeront. Ce

sont ces aumôniers qui excitaient l'armée allemande contre les Français en comparant la guerre actuelle aux luttes du peuple de Dieu contre les Philistins et les Amalécites. Ils avaient oublié le Nouveau Testament pour ne plus se rappeler que les haines et les fureurs de l'Ancien, mais ils ne songeaient pas que pour ressembler aux prophètes de l'ancienne Alliance il fallait être, non les flatteurs, mais les conseillers et les accusateurs des rois et des chefs iniques. Ce sont ces piétistes luthériens qui ont répandu des accusations exagérées et passionnées contre la nation française, admirant et excusant tout chez leurs compatriotes. Grâce à eux est née en Allemagne une hypocrisie qui ne le cède en rien au jésuitisme. Je montrais à l'un d'eux une boutique de nouveautés saccagée par les Bavares.

— Sans doute, me dit-il, que ces pauvres gens avaient besoin d'étoffes pour envelopper leurs pieds blessés.

Un autre vint un jour visiter notre ambulance, et ignorait que nous comprenions l'al-

lemand; il demande devant nous à des soldats blessés s'ils étaient bien traités. Ceux-ci se louèrent de nos soins.

— Très-bien, mes amis, dit-il. Mais souvenez-vous que votre reconnaissance ne doit pas s'adresser aux hommes, mais à Dieu seul (1).

La corruption de la religion, de la science, de la culture intellectuelle; l'oubli de l'idéal, l'obscurcissement du sentiment de la justice, la sécheresse pratique, l'avidité du gain, un patriotisme étroit et envieux, voilà les vices d'une partie des classes éclairées de l'Allemagne; voilà le fruit empoisonné de la victoire et de l'orgueil qui le suit; voilà ce qui couvre d'un crêpe noir les lauriers de cette glorieuse campagne et jette de l'ombre sur les nobles qualités du peuple allemand.

Je laisse aux écrivains spéciaux le soin de louer la merveilleuse organisation de leur ar-

(1) Ceux qui croiraient exagéré ce que je dis ici n'ont qu'à lire le premier numéro venu de la *Neue Evangelische Zeitung* de Berlin.

mée, l'héroïsme et la science de leurs officiers, la fermeté de leurs soldats (1), l'exactitude de leur discipline, la perfection de leur stratégie, la supériorité de leur cavalerie et de leur artillerie. Le prestige de la victoire empêche l'observateur ignorant de découvrir les défauts possibles de cette armée, la plus belle assurément que le monde ait vue jusqu'ici. Je me suis attaché seulement à juger le caractère et la valeur des hommes.

(1) Je n'ai point parlé du courage des Allemands, parce que je ne les ai pas vus au feu. D'après les témoignages que j'ai recueillis, ils ont toujours montré une grande solidité, et parfois même, à Mars-la-Tour en particulier, un élan dont on ne les croyait pas capables. Je ne comprends pas l'étrange préjugé chauvin qui pousse quelques Français à leur dénier le courage. Belle consolation de nos défaites que d'avoir été battus par des lâches!